

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS { Un an 6 f »
Six mois 3 »
France Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS { Un an 8 »
Six mois 4 »
Extérieur Trois mois 2 »

La Grève Générale DE 20.000 PROLOS LYONNAIS

TOUJOURS LES HORREURS ESPAGNOLES!



Hardi, les Gas!

Eh foutre, les gônes lyonnais se dégrouillent.

Les voici qui marchent carrément pour la grève générale.

Et ils y vont dar-dar, sang-dieu! Ils n'ont pas friô aux mirettes et ne semblent pas avoir les pieds nickelés.

D'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, nom de dieu, à toutes les époques les fistons lyonnais ont été des rouspéteurs d'avant-garde.

Ils continuent!

Bons chiens chassent de race.

Et ils donnent un chouette exemple et leur initiative ne tombera pas dans le sac!

C'est très chouette.

Y a plus qu'à leur emboîter le pas et à activer le mouvement.

—0—

Cette grande grève qui fout hors des

bagnes patronaux et arrache momentanément à l'exploitation capitaliste, au bas mot vingt mille bons bougres, n'a pas éclaté sans préliminaires.

Il en est des grèves comme des orages qui ne pétaradent jamais dans un ciel sans nuages.

Donc, depuis un peu, elle se mijotait cette galbeuse grève de tous les prolos du bâtiment.

La grève des maçons, qui, depuis quelques semaines, allait son petit train-train, a été l'occase du mouvement actuel.

Devant la vacherie des patrons qui faisaient la sourde oreille aux réclamations, — pourtant rudement maigriotes, — des maçons, les bons bougres des autres métiers ont ruminé de plaquer le turbin à leur tour.

Dimanche, à la Bourse du Travail, a eu lieu une grande réunion où s'étaient donné rendez-vous menuisiers, charpentiers, peintres, plâtriers, serruriers, parqueteurs, voituriers, tailleurs de pierre, marbriers et cimentiers.

Sur cette kyrielle de corporations, les trois dernières seules, — tailleurs de pierres, marbriers et cimentiers, — ont refoulé à la grève générale.

Et c'est aux acclamations des dix mille bons bougres présents que la grève générale a été décidée.

Dès le lendemain, les bagnes étaient vides

et vingt mille prolos flanochaient par la ville, libérés du travail esclave, — mais non libérés de la mistouille!

Et cela même va leur foutre la puce à l'oreille : les gônes ont maintenant du temps à eux pour ruminer sur le sort qui est fait au pauvre monde dans la garce de société actuelle.

Qu'ils en profitent, nom de dieu! Qu'ils ouvrent toutes grandes leurs lucarnes et ils verront que si, jusqu'ici, ils ont trimé dur et se sont serré le ventre, on n'en peut dire autant de leurs singes : les jean-fesse n'ont pas raté de la mener joyeuse!

Or, les bons bougres voudront-ils continuer à servir d'engrais aux richards?

A eux de le dire!

Si oui, s'ils ont un estomac d'autruche, qu'ils continuent à bouffer des briques à la sauce aux cailloux et à s'enfler les tripes de sirop de grenouilles — réservant aux pleins-de-truffes les bonnes bidoches et les picolos veloutés.

Si, au contraire, ils ont les pieds plats, c'est à eux de s'aligner pour faire cesser le sale fourbi qui attribue tout aux jean-foutre de la haute et ne laisse au populo que les rogatons et les épluchures.

Justement, l'occase leur est propice.

La grève!... C'est la route sur l'avenir, ouverte à deux battants.

Qu'ils ne barguignent pas, nom de dieu!

Quoi qu'il arrive,
Qu'elle tourne en eau de boudin, ou qu'elle ait des allures tout plein galbeuses, la grève générale des gones lyonnais marquera dans l'histoire des rouspétances populaires.

Les corporations qui, en emboitant le pas aux maçons, font cause commune avec eux, viennent de prouver qu'elles sont farcies d'esprit de solidarité.

En effet, — si rupin que soit ou devienne le mouvement, — c'est pas les prolos qui l'ont cherché, ni qui ont poussé à la roue.

Ce sont les patrons maçons qui, avec leurs tours de crapules — mais de crapules idiotes — ont manigancé pour qu'éclate la grève générale.

Turellement, c'est pas ce résultat qu'ils avaient guigné!

Ces grippe-sous, profitant de ce que les maçons avaient plaqué, crurent très malin de faire chômer un tas de bons bougres d'autres métiers, — espérant ainsi exciter ceux-ci contre les grévistes.

Heureusement, ces tours de charognes ne sont plus de saison!

Au lieu de se chicaner avec les lipettes, les chômeurs ont fait cause commune avec eux — et cette entente a été le prélude de la grève générale actuelle.

Et cette grève — galbeuse d'un bout à l'autre! — n'a pas eu pour mobile des chaudières sur les salaires : à aucun moment il n'a été question de mendigoter quelques centimes de meilleur salaire ou quelques minutes de liberté.

Foutre non!
Les prolos du bâtiment ont vu la grève de plus haut :

Ils ont marché parce que la grève, c'est la guerre.

La guerre contre l'ennemi.
Et que l'ennemi, c'est le patron!
Nom de dieu, nous voilà loin, bougrement loin des mesquineries liardeuses des grèves partielles.

Les gones auraient-ils donc enfoncé la porte de l'avenir?

On va voir, foutre!

INFECTIONS POLICIÈRES

Les despotes de la Préfectance continuent à faire des leurs.

De temps à autre, afin qu'on ne les oublie pas, ils déposent une couillonnade, enveloppée de paperasses et agrémentée d'une mèche qu'il n'y a pas mèche d'enflammer.

Il est à remarquer que ça se passe toujours dans les parages des Champs-Élysées.

Ce fourbi a le don d'entretenir chez Félixque, l'illustre Tanneur National, — qui n'est pas au courant des frasques policières — une courante... dangereuse pour les culs des grimpants présidentiels.

S'il n'y avait que ça, on s'en foutrait, nom de dieu!

Le malheur est que les bons fieux trinquent par ricochet.

C'est toujours le même blot : quand les rousins ont reluqué la fiole d'un camaro qu'ils veulent emmerder, ils lui tapent sur l'épaule et lui glissent dans le trou de l'oreille :

« Suivez-nous à la Permanence, monsieur André a à vous causer... »

Et sans autres magnés, sans autres préliminaires, — sans exhiber aucun papier : ni mandat d'arrêt ou d'amener... sans rien de rien!... le pauvre gas est embarqué.

Pourtant, qui lui dit que les sales types qui l'ont agriché sont des policiers?

Il s'en doute, à leur mine... Est-ce suffisant? N'aurait-il pas droit de se considérer victime d'une agression inqualifiable?

Le voilà donc en route pour la Préfectance : il y arrive et on l'y garde une couple d'heures, — quelquefois la journée entière. On va perquisitionner dans sa piole, puis, après l'avoir tripatoillé et retourné en tous sens, d'un air grincheux on lui gueule :

« Foutez le camp... et tâchez de ne pas recommencer! »

Ainsi que je l'ai déjà seriné : de telles pratiques dépassent toutes les abominations connues!

Qu'on nous ramène à la lettre de cachet de l'ancien régime!

C'était moins dégueulasse que le système actuel.

Et foutre, ça ne prouve pas en faveur de notre garce de républicque!



A Sedan, le colon du 148^e lignard vient de se distinguer par une petite fantaisie qui fait la pige à toutes celles qu'ont osé jusqu'à ce jour les brutes en uniforme.

Ce Ramollot, sans rime ni raison, vient de consigner à la troupe — officemars et troubadés — un des plus chouettes bistrots du patelin.

Et ça, tout bonnement parce qu'un simple civil, — un nom de dieu de pékin! — a refusé de servir d'ordonnance au colon du 148^e.

Le civil en question dégustait un mazagran, tout en lisant un quotidien de Paris, lorsque le colon exprima au garçon le désir de lire la même feuille.

— Il est en mains, mon colonel.

— M'en fous, nom de dieu... passez-le moi quand même! Un civil ça passe après le méletaire...

Mais le bon bougre de ciblot ne l'entendit pas de cette oreille : il usa de son droit, se rinça les prunelles sur le caneton, depuis le titre jusqu'aux annonces, et ne le passa à la culotte de peau qu'après en avoir épuisé à son gré toute la lecture.

Le colon fumait, fallait voir!

— Vous auriez dû me remettre le journal, serognieugnieu! gueulait-il. M'payerez tout ça! Refusez d'obéir... consigné, nom de dieu! J'ai fermé la boîte à la troupe, sacré nom de dieu!

Et, sous le coup d'une rage folle surexcitée par un large arrosage de pernod, le colon s'en fut dar-dar faire les démarches pour interdire à la troupe le café des Soquettes. Et, ce qui prouve que la culotte de peau domine partout, c'est que satisfaction lui fut donnée illico.

C'est bougrement mesquin, cette interdiction qui frappe un établissement parce qu'il est fréquenté par un type dont la fiole ne revient pas à tel ou tel galonnard de la garnison ; ou parce que (comme dans le présent cas), un civil a refusé de lécher les sous-pieds de guêtre d'un galonnard.

Au fait, y a là ni à groumer ni à s'en épater : toute la mesquinerie et la pantoufflardise des autorités militaires sont richement fichues en pleine lumière par cette idiote mise à l'index d'un bistrot.

— 0 —

Si encore la trouducuterie militaire se bornait à des fourbis pareils.

Quelle veine!

Mais, nom d'un foutre, y a pas que ça, hélas!

A côté des idioties qui font hausser les épaules, y a les horreurs qui devraient faire bondir d'indignation le populo.

Ainsi, n'y aurait-il que les mauvais traitements que les supérieurs font endurer aux pauvres troubadés que ça serait suffisant pour nous fiche en rage.

Cette semaine, dans un quotidien, j'ai pigé le becquet suivant, que je colle nature :

Vintimille, 23 juin. — Ont passé, avant-hier, la frontière, se dirigeant sur Genève, deux soldats français appartenant à un bataillon de chasseurs alpins.

Ils ont donné, comme cause de leur désertion, les mauvais traitements qu'ils subissaient.

Ils prétendent que d'autres désertions sont imminentes pour les mêmes motifs.

Eh mais, qui donc disait que les galonnards français sont plus doux que des moutons?

Voilà la preuve du contraire!

Il est vrai que, afin que ça s'ébruite le moins possible, y a peu de journaux qui ont annoncé la désertion des deux vitriers.

Ah! si c'eût été des troubadés allemands ou italiens, radinant en France pour s'embaucher à la légion étrangère et fuir les mauvais traitements de leur gradaille, mince de gueuleries!

Les mêmes journaux qui n'ont pas soufflé mot pour les déserteurs français auraient claudé pour des étrangers.

C'est toujours l'histoire de la paille qu'on voit dans l'œil du voisin, tandis qu'on ne s'aperçoit pas, soi-même, qu'on a une tour Eiffel dans les quinquets.

Les Horreurs continuent!

L'Espagne ne veut décidément pas fiche de cran d'arrêt à ses abominations.

A elle le record de l'infection!

Les monstres espagnols avaient rêvé que pas une des victimes tombées entre leurs griffes n'en sortirait : pour les uns, la mort, — pour les autres, le bagne, — pour d'autres le bannissement du royaume, autrement dit la déportation à Rio de Oro, charnier africain où le soleil pompe la vie des Européens en quelques semaines.

L'acceptation par les gouvernements étrangers des bannis sur leur territoire a fichu par terre ces plans de tigres.

Les inquisiteurs ont dû conduire les bannis à la frontière. Ça a foutu en mouvement leur bile venimeuse : les monstres enrageaient de voir leurs victimes glisser de leurs griffes.

Deux premières fournées de bannis avaient quitté l'Espagne, une troisième prête à être embarquée, fut réintégrée dans les cellules sur un ordre des sanguinaires inquisiteurs.

Et, à l'heure actuelle, tant dans la Prison Nationale de Barcelone que dans la forteresse de Montjuich, il y a une centaine de pauvres innocents — que les tribunaux ont acquittés, — et qui, malgré cela, toujours prisonniers, attendent...

Attendent quoi?

Nul ne le sait!

Aussi leurs angoisses sont terribles : va-t-on les déporter?... Les torturer encore?... Leur faire un nouveau procès?...

Alternatives pires que la mort, quand on est aux griffes des inquisiteurs d'Espagne!

Et ce que je jaspine n'est que l'exacte vérité, — plutôt atténuée qu'exagérée!

Pour preuve, je colle sous le nez des copains les deux lettres ci-dessous : la première a été publiée par *l'Intransigeant* et la seconde a été adressée au *Père Peinard* par l'un des acquittés.

« Le deux du présent mois, dans la forteresse de Montjuich et dans la prison publique où nous nous trouvons, on nous lut un ordre royal par lequel nous étions bannis du royaume. Protestations et raisonnements étaient inutiles contre la force, nous prévîmes que cet acte arbitraire allait s'accomplir, et nous nous mîmes d'accord avec nos familles pour qu'elles vendissent leur pauvre mobilier afin de réunir quelques misérables pesetas afin de payer le voyage qu'on nous oblige d'entreprendre.

Résolus à tout, sans meubles, demeure ni effets, pour la plupart, nous attendons toujours l'heure de passer la frontière.

Le douze, cinquante sont partis pour la France.

Le quatorze, cinquante-cinq autres sont partis pour Marseille et Oran.

Mais lorsque nous étions déjà sur le point de nous embarquer, vint un contre-ordre et chacun retourna à son cachot.

Qu'est-il arrivé? A quoi attribuer cette attente trompée? Tout le monde dit l'ignorer, y compris les fonctionnaires centraux.

On a fait dire à quelques journaux que ni la France ni les nations d'Amérique ne nous admettaient : c'est faux. Nos familles sont allées aux consulats des pays mentionnés et on leur a assuré que ce n'était pas exact.

Eh bien! alors, que signifie cette détention? Le gouvernement se repent-il d'avoir dicté l'ordre royal de notre bannissement? Alors, qu'on nous mette immédiatement en liberté, conformément à la sentence du tribunal suprême de guerre et de marine.

Ne s'en repent-il pas? Alors, qu'on nous bannisse tout de suite, puisque déjà sont passés les quinze jours dans l'intervalle desquels ledit décret devait être mis à exécution.

Tout, tout plutôt que de se divertir aussi ouvertement avec nous et nos pauvres familles!

Que de fiel et de mépris nous inspire ce jeu que l'on se fait de notre misère et de notre honneur.

Cette lettre que les malheureux ont réussi à faire circuler secrètement de la forteresse de Montjuich à la prison de Barcelone était revêtue de quatre-vingt-dix-neuf signatures.

Voici, en outre, la lettre adressée au Père Peinard par l'une des victimes :

Prison de Barcelone, 27 juin 1897.

Compagnon et ami, salut !

Nous continuons à être prisonniers, comme avant, nos tyrannaux d'enfer prenant goût, petits et grands, à s'acharner sur nous, se moquant de la plus scandaleuse et criminelle façon de nos malheurs et de nos souffrances. Ils agissent à notre égard au mépris de la loi et des sentiments d'humanité des gens de cœur.

Il ne leur a pas suffi que le Tribunal suprême de guerre assassine légalement en les condamnant à mort cinq malheureux et en envoient vingt autres au *Presidio*, — tous aussi innocents, les uns que les autres, ainsi que l'a démontré amplement la presse indépendante d'Europe.

Il ne leur a pas suffi de nous tenir enfermés, sans motif plausible, pendant treize mois : ces monstres cherchent encore à rendre plus amère notre captivité et ils ne reculent pour cela devant aucun moyen.

L'inquisition moderne, rétablie par Canovas et ses sbires n'a pas encore cessé de fonctionner. Les instincts sanguinaires de ces brutes et des dirigeants : Marquis de Comillas, Puig y Saladriguas, Sedo, Sert, ainsi que de divers autres *caciques* et orgueilleux bourgeois de Barcelone qui appartiennent à la vénérable et jésuitique association des *Pères de famille* ne sont pas encore assouvis. Ces « types pathologiques » conservent les mœurs de l'Espagne stupide et fanatique des temps passés avec ses gouvernements crétinisés et fanatisés.

Anémisés, malades, — résultat de la longue captivité que nous avons subie, — nous reçûmes avec satisfaction l'ordre d'expulsion : auparavant on exigea de nous le difficile sacrifice de payer *nous-mêmes* le voyage. La seule perspective d'abandonner cette maudite prison et de pouvoir secouer la poussière de cette terre désastreuse, nous fit vendre les meubles et objets de quelque valeur qui nous restaient encore pour réunir le peu d'argent nécessaire à payer notre transport.

Le 11 juin à la première heure, les mains attachées, nous avions été conduits au port et étions sur le point d'être embarqués pour Marseille, quand, par téléphone, arriva l'ordre de suspendre l'embarquement ; on nous fit faire demi-tour et nous fûmes reconduits à nos cachots respectifs. Nous sommes 27 dans le même cas et aucun de nous ne sait rien concernant votre sort.

La situation qu'on nous a faite est infâme et désespérante : la plupart d'entre nous ont leurs familles sans pain, sans abri et sans aucune ressource et nous, avec un incessant chagrin, nous voyons disparaître le peu d'argent que, avec beaucoup de peine, nous ont remis parents et amis et nous ne voyons d'autre issue que la mort de faim par manque de ressources, quand on nous jettera à la rue.

En ce qui me concerne, il me suffira de vous dire qu'on m'a volé tous mes volumes de la *Bibliothèque acratique* qu'avec d'énormes sacrifices j'étais parvenu à imprimer, sans enfreindre en aucune façon la loi sur les imprimés. On m'a dérobé en outre un grand nombre de livres français et espagnols, mis en vente le plus légalement du monde par des libraires bourgeois.

De tout cela et des autres volumes, pris à d'autres compagnons, il a été fait un autodafé dans le parc d'artillerie.

Ma mère, malade, âgée de 64 ans, est seule et sans aucune ressource et moi, de santé très délabrée, me voici toujours prisonnier ici, espérant la fin de cet infâme drame de sang.

Je vous salue cordialement,
A vous et à l'Anarchie,

X...

Nom de dieu, où donc veulent en venir les Inquisiteurs ?

Ces hideux monstres ne sont donc pas assouvis ?

Si, par impossible, ils voulaient recommencer un nouveau procès — pour aboutir à de nouveaux assassinats, — il faudrait que, de partout, s'élèvent des clameurs d'indignation et de mépris, afin de faire rentrer leurs griffes à ces jésuites.

Mais, espérons qu'ils n'oseront pas et que — après avoir joué quelques jours avec leurs prisonniers — kif kif un chat qui chahute d'une souris, — ils laisseront les bannis gagner la frontière.

Et alors, ce sera aux bons fieux de mettre la main à la poche pour faciliter à ces victimes l'acclimatation dans l'exil.



La Charité, c'est le Meurtre !

Rue Fessart, en haut de Belleville, y a un cochon d'asile où sont reçues à bras ouverts les pauvres bougresses qui se trouvent dans la débine.

Très probablement, les bons bougres, vous avez reluqué à diverses reprises dans les quotidiens, des tartines pommadeuses au sujet de cet asile.

C'était du chiquet, nom de dieu !

Je vas vous le prouver : sachez d'abord que, sur les deux cents pauvres bougresses qui y sont habituellement réfugiées, y en a bien cent cinquante qui ont un polichinelle dans le tiroir.

Les pauvres travaillent à la repopulation de la France, — mais comme les grosses légumes s'en foutent, les malheureuses enceintes n'en sont que davantage mistouffières.

Alors, ne sachant comment se tirer d'affaire, elles font un plongeon dans le bagne de la rue Fessart.

Ah ! mille dieux, quel bagne et quelle misère !

Les réfugiées travaillent depuis sept heures et demie du matin jusqu'à six heures du soir, — et il ne faut foutre pas qu'elles musardent !

En retour, l'administration de l'asile leur aboule, — en guise de salaire, — quatre sous par jour.

Parfaitement, quatre sous !

Et ces quatre pétards, on se borne à les leur faire voir..., les pauvres frangines ne les touchent qu'à leur sortie.

Seules, les piqueuses à la machine sont un tantinet privilégiées : elles gagnent six sous par jour.

Or, les bons fieux, n'allez pas supposer que les pauvrettes gagnent leur maigre journée à se rouler les pouces.

Fichtre non ! Elles confectionnent de la lingerie pour les magasins de nouveautés, — et l'administration de l'asile sait se faire casquer.

Turellement, les réfugiées sont nourries, — mais comment !... Elles bouffent des patates et des fayots, des fayots et des patates..., et c'est à peu près tout. Si seulement c'était cuisiné potablement. Ah ouat ! On leur sert des rata-touilles à faire réfuler et vomir un cochon !

A chaque repas les malheureuses devraient recevoir un verre de vin, — on leur en aboule juste un demi-verre. Quant au bricheton, elles en ont à peine pour se caler une dent creuse : deux cents grammes par jour !

La semaine dernière quatre pauvres bougresses sont tombées malades ; leurs copines ont attribué ça au manque de nourriture. Les vétérinaires, eux, ont été d'un avis contraire : après un mûr examen, ils ont décidé que les quatre malheureuses sont malades d'avoir liché trop d'eau.

C'est jamais le sirop de grenouille qui vous foutra à cul, vous autres, sales bougres de médistres, — mais ça pourrait bien être les pernodis !

Afin que d'autres réfugiées ne se soulent pas d'eau claire, on a fermé les robinets, — et maintenant, par la chaleur de ces jours-ci, les pauvrettes crèvent de soif !

Héin, nom d'un foutre, c'est le cas de le seriner : LA CHARITÉ, C'EST LE MEURTRE !

Le conseiller cipal du quartier, — Grébauval, qui a troqué sa cocarde boulangaise pour celle de socialo revisionnard, — perche à deux pas de ce maudit asile.

Et il ne pipe pas mot ! Pourtant, à moins qu'il ait les quinquets farcis de fiente de richard, il ne doit pas ignorer de quoi il retourne.

Il est vrai, c'est pas son affaire !

Le métier de conseiller cipal consiste à gaspiller le plus bêtement et le plus vivement possible le pognon soutiré au populo, — et non à rouspéter contre les monstruosité sociales.

Aux « Plus Vastes »

Les PLUS VASTES, c'est les magasins du Louvre.

Et foutre, si vastes qu'ils soient, ils ne sont jamais aussi vastes que la crapulerie des patrons de la boîte.

Reluquez leur dernière, — dont les quotidiens n'ont pas jaspiné, afin de ne pas perdre le pognon que rapportent les annonces.

Les quotidiens, — quelle que soit leur opinion, — sont attachés avec des saucisses à la Banque de France, à Rothschild, aux magasins de nouveautés, etc.

Et ils ne jacassent que si l'un ou l'autre des financeurs n'y voit pas d'inconvénient. Donc, comme les singes du Louvre n'aiment pas le bruit, les quotidiens ont fermé leurs pissotières.

Y avait, pourtant de quoi gueuler, cré pétard !

Ces jours derniers, une vendeuse des PLUS VASTES fut chippée à barbotter. Or, pour détourner l'attention de son fricottage, elle dénonça une kyrielle d'autres vendeuses qu'elle accusa de complicité.

Alors, sans plus de magnés, les patrons du Louvre expédièrent des bandes de roussins à eux perquisitionner chez toutes les complices supposées : dans leurs piôles, tout fut fichu sans dessus dessous !

Et les pauvrettes qui, sous des dehors un tantinet élégants, cachaient leur déche noire, ont dû faire taire leurs susceptibilités et subir l'affront du perquisitionnement, — sinon on les aurait fichues à la porte, — et peut-être au bloc !

Les policiers du Louvre firent chou-blanc sur toute la ligne !

Mais foutre, la question n'est pas là : ce qui est abominable, c'est que, grâce à la puissance de leurs millions, plus rien n'arrête les richards.

Que devient la liberté — celle que garantit le Code — pour les patrons du Louvre ?

Ils entretiennent à leurs frais une police privée qui arrête et perquisitionne à son gré.

Nous voilà revenus en plein au régime féodal : les capitalos s'arrogent le droit de justice... Encore un peu et, dans un coin de leurs bagnes, ils creuseront oubliettes et cachots.

Dam, pourquoi se gêneraient-ils ?

Ils n'ont pas à craindre que la gouvernance entrave leurs projets : elle les laissera opérer à leur guise, — car elle fait partie de leur valetaille.

Seul, le populo peut mettre le holà aux exactions des modernes féodaux.

Quand donc se décidera-t-il à foutre les pieds dans le plat ?

Tapissier rapace !

Rue Ordener y a un sacré nom de dieu de patron tapissier qui a adjoint à son bagne le remisage et le battage des tapis.

Le battage se manipule à la machine, — n'empêche que ça fait une poussière du diable ! C'est au point que, quand vient le soir, on pourrait planter des choux sur le dos des pauvres diables qui font ce turbin, tellement ils sont couverts de poussière.

Et, à ce cochon de métier, les pauvres typés gagnent 4 fr. 50 par jour..., et la mort par dessus le marché !

A l'atelier de tapisserie, l'exploitation est pour le moins aussi dégueulasse : déjà les tapissiers étaient payés au tiers du tarif.

Trouvant que c'était encore trop, le galeux, pour arriver plus vite à vivre de ses rentes, a fait une nouvelle diminution qui — suivant le boulot — varie entre vingt et quarante pour cent.

Turellement, les prolos l'ont trouvée mauvaise ! Aussi, n'ont-ils rien voulu savoir et, illico, ils se sont fichus en grève.

Voilà donc le singe sans chair à travail !

Et foutre, il serait à souhaiter que ce chameau n'en dégote pas aux prix qu'il veut imposer.

C'est ça qui serait rupin, si les prolos le laissaient seul dans son bazar, et qu'il soit obligé de foutre la main à la pâte. Pour le coup, avant huit jours, il saurait la valeur du boulot.

Mais, à ce jeu, il ne risquerait pas de s'enrichir : en effet, n'ayant à flouter sur le travail de personne, il ne pourrait pas économiser un centime.

Les PROCESSIONNARDS

Depuis un bout de temps, la frocaille se fout à poser au martyr.

Ça lui va comme un tablier à une vache !

N'importe, l'engeance noire a du culot : elle jérémié tant et plus, sachant qu'il y a toujours des poires pour couper dans ses mensonges.

Mais, sales ratichons, si vous réussissez à

monter le job à quelques couillons, c'est fichtre pas bibi que vous empaumerez.

Je sais trop d'où vous sortez et de quelles charogneries vous êtes capables.

On vous a vu à l'œuvre. Et c'est pas vieux : les pauvres copains d'Espagne, au fin fond des cachots de Montjuich ont savouré votre libéralisme inquisitorial.

Des monstres vous ont engendrés, et, nom de dieu, monstres vous resterez, jusqu'au jour où on vous enfouira dans le trou à purin.

Vous êtes persécutés, dites-vous ?

Pas vrai, bandits !

Si vous gueulez, pire que des putois, c'est parce que le populo a réussi à vous rogner un brin les griffes et que vous n'avez plus vos aises pour persécuter les bons bougres qui ne coupent pas dans vos superstitions.

Voyons en quoi consiste la persécution que vous subissez :

Dimanche dernier, à Versailles, des pauvres maboules que vous avez abrutis ont manifesté en votre faveur et tapé dans le nez de la fléchette.

Ils ont bien cogné, — et c'est foutre pas mal de leur part !

Une quinzaine d'entre eux, paumés sur les tas, ont été fichus au bloc, — mais comme notre gouvernance persécuté les crétins, les types ont été remis en liberté deux heures après.

Dites-moi, sales frocards, si c'eût été des socialistes ou des anarchos qu'on eût sucrés au cours d'une manifestation, — même sans qu'ils aient cogné sur les flics, — les auraient-on relâchés deux heures après ?

Evidemment non !

Donc, y a plus persécutés que vous.

Autre fait : l'autre dimanche, à Roubaix, les cathos manifestaient dans la rue, braillant des cantiques idiots.

Les roussins laissent faire ! Mais, voici que s'amène le copain Sauvage, il vend des canards — c'est son métier, — et il gueule « Demandez le Père Peinard !... DEUX ROUNDS !... » Les policiers qui laissent manifester à gogo les crétins trouvent l'attitude de Sauvage « provocante » l'agrissent et le conduisent au violon, — à leur grande rogne, ils n'ont pu le garder !

Dites-moi donc, infects cafards qui, là encore, est le persécuté ?

—0—

Y a foutre pas d'erreur, ce n'est pas la liberté que veulent décrocher les ratichons, — c'est le pouvoir de persécuter le pauvre monde !

Et pour savoir les horreurs dont ils sont capables, y a qu'à les voir à l'œuvre, — là où ils sont les maîtres.

L'Espagne en agonise !

Et même, sans sortir de France, en Bretagne, les ratichons y sont féroces : plus loin, dans les tartines de « province » les copains verront l'histoire du ratichon qui a menacé ses paroissiens d'excommunication, ... faute de bûcher !

Donc, ne coupons pas dans les lamentations jésuitardes !

La frocaille est — et sera toujours — l'ennemie du populo et de la liberté !

CHANSONS ILLUTRÉES

De tous côtés, les copains réclament des chansons.

Et ils n'ont foutre pas tort car la chanson est un sacré élément de propagande.

Or donc, pour répondre aux désirs des camaros, le Père Peinard va commencer la publication d'une série de chansons galbeuses : il en paraîtra une environ tous les quinze jours.

Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, sera vendue **Deux ronds**.

Les vendeurs du Père Peinard auront sur ces publications la même remise que sur le journal.

—0—

Le chant des ANTI-PROPRIOS qui ouvre la marche est mis en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvé chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui écrire en réclamant aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fourrera tant et plus.

—0—

Les copains désireux de recevoir directement les Chansons illustrées du Père Peinard, au fur et à mesure de leur publication, peuvent s'y abonner aux conditions suivantes :

Abonnements à la série de douze chansons : pour la France, 1 fr. 50 et pour les autres pays, 1 fr. 75.

LES ACCAPAREURS

Par JULES JOUY

Air : *Le Midi bouge*

C'est nous les financiers ; } *bis*
Gros oiseaux carnassiers,
Notre bec fouille,
A la barbe des lois,
Dans la dépouille
Du bon pays gaulois.

REFRAIN

Un ! deux !
Le veau d'or trône ;
Tout est jaune !
Un ! deux !
Nous nous foutons bien d'eux !

Les juges, pantins vils } *bis*
Dont nous tenons les fils,
Pleins d'insolence
Pour le pauvre aux abois,
Dans leur balance,
Pour nous ont de faux poids.

(*Au refrain.*)

Pressurons, sans souci, } *bis*
Ce riche pays-ci.
Serrons la meule ?
Poussons sur le ressort !
Quand la faim gueule,
C'est de l'argent qui sort !

(*Au refrain.*)

Tranquilles, jouissons, } *bis*
Mangeons, buvons, pissons,
Vivons sans masque,
Jusqu'à satiété ;
Car qui qui casque ?
C'est la société !

(*Au refrain.*)

LES ACCAPARÉS

Par JULES JOUY

Air : *Le Midi bouge*

Gare à vous, financiers, } *bis*
Gros oiseaux carnassiers !
La bonne Gaule,
Terrible en ses lambeaux,
A coups de gaule
Chassera les corbeaux !

REFRAIN

Filous !
Quand Paris bouge,
Tout est rouge !
Filous !
Prenez bien garde à vous !

Bouchers d'Or, vils saigneurs, } *bis*
Pire que les seigneurs,
Le peuple tisse
Sa toile, aveugle et sourd,
Et sa Justice
Vous pendra haut et court !

(*Au refrain.*)

Sachez-le, gros barons, } *bis*
Nous vous rattraperons.
Mauvaise teigne,
Nous serrons à mort :
Quand le Juif saigne,
C'est notre argent qui sort !

(*Au refrain.*)

Voleur à gros bedon, } *bis*
Ronfle sous l'édredon :
Pour voir ta fiolle,
Pâle, sur l'oreiller,
La Carmagnole
Viendra te reveiller !

(*Au refrain.*)

CONTRE LA COUINALCADE

Si, en Angleterre, à l'occasion du jubilé de la vieille guenon royale, les jean-foutre de la haute ont fait bombance, il n'en a pas été de même de tout le populo.

Y a eu des protestations. Malheureusement elles ont été maigres, — plus maigres que la couine, — ce qui n'est foutre pas difficile car elle a sous la couenne une sacrée épaisseur de lard !

A Londres, en fait de protestations y a guère eu que le manifeste des anarchos et, comme la liberté de la presse cesse dès qu'il est question de la couine, son auteur, un riche frangin, David Nicholls, a été fichu au bloc.

S'il n'y a pas eu davantage de rouspétance ça tient à ce que les dirigeants anglais sont plus mariolés que leurs copains de France et d'ailleurs : ils s'y entendent bougrement bien à plumer le populo sans le faire crier et — quand c'est nécessaire — ils savent le chatouiller au bon endroit pour lui faire oublier ses souffrances.

C'est ce qu'ils n'ont pas raté de pratiquer quand il a été question d'encenser la royale bonbonne d'alcool : par de mirifiques flâsas, par des largesses espatrouillantes, en faisant la charité fastueusement, ils ont entraîné le populo à jubiler avec eux.

Puis aussi, les salauds l'ont pris par l'orgueil : « Nous sommes le premier peuple du monde, Londres est la capitale de l'univers et notre empire est le plus vaste de la terre... Eh bien, tout ça est dû à ce que notre couine règne depuis plus d'un demi-siècle... »

Ca, c'est un boniment de femme soûle ! C'est à peu près comme si on disait : la tour Eiffel a trois cents mètres de haut parce que la girafe se monte le cou.

C'est vrai : en fait de développement commercial et industriel, l'Angleterre tient la corde, Londres est réellement l'entrepôt de l'univers. Mais, ça tient uniquement à l'esprit d'initiative dont sont farcis les anglais, à leur audace, à leur activité, et surtout au peu de place que tient le gouvernement, l'administration et le militarisme dans leur existence.

Le gouvernement, très roublard, au lieu d'essayer de suffire à tout, laisse agir les individus — tant qu'ils ne s'en prennent pas à lui.

Quant à l'administration, les Anglais l'ont en pierre estime ; le rond-de-cuirisme n'est pas leur idéal, aussi cherchent-ils à simplifier les rouages et il s'en faut bougrement qu'ils prennent modèle sur la France où on n'a pas d'autre dada que de multiplier à l'infini l'engeance des culs-de-plomb et des gratte-papier.

Pour ce qui est du militarisme, l'Anglais ne se contente pas de le dédaigner : il le méprise ! Le service obligatoire est une horreur inconcue ; ne sont soldats que les marloupiers et les fripouillards que des officiers qui font le trottoir racrochent et enrôlent moyennant une forte paye. Aussi le populo n'a pas les troubadès à la bonne : c'est tout juste si on ne les hue pas dans les rues.

Les galonnés, eux non plus, ne sont pas fiers de leur métier : ils se pavanent très rarement en uniforme, et dès qu'ils sortent de la caserne, ils ont soin de se frusquer en civils.

Et, justement, cette exécution du militarisme est une des principales causes — probablement la plus influente — de la supériorité des Anglais. Ils ont évité l'empreinte désastreuse — l'avachissement — que laisse l'encaernement : leur esprit d'initiative, n'ayant pas été atrophié, s'est épanoui en plein et au lieu d'être des pauvres types routiniers et casaniers, tels ceux qu'en France dégorgent les casernes, ils se sont trouvés, très naturellement, des gas énergiques, avides d'agir. L'idée de laisser à l'Etat le soin de régler leurs moindres actes et d'arranger leur existence leur a paru une diminution d'individualité, aussi ont-ils opéré en dehors de lui, l'ignorant le plus possible.

Et voilà pourquoi l'Angleterre tient la corde !

—0—

Mais foutre, nous voici loin de la Couinalcade !

J'y reviens : les aristos anglais n'ont rien de commun avec les fausses couches que pondent les femelles aristocratiques de France. C'est des hommes costauds ! Et ils se sont répandus dans le monde et les populos chez qui ils se sont abattus en ont bougrement pâti.

Leurs plus anciennes victimes sont les Irlandais : depuis des siècles, les pauvres en endurent des vertes et des pas mûres. Cent fois pour un ils ont tenté de se révolter ! Mais, farcis de crétinisme jusqu'à la moelle, chaque fois qu'il leur est arrivé d'emmancher une in-

surrection, — au bon moment — les ratichons leur ont foutu des bâtons dans les roues.

Malgré ça, l'Irlande continue à être catholique!

Pour la Couinalcade, y a eu par là un brin de remue-ménage.

A Limerick, les femmes ont fait du raffut : elles se sont emparées des marmites où mijotait la bidoche expédiée pour les purotins, en l'honneur du jubilé, et en ont foutu à l'égout la carne jubilatoire.

Les bonnes bougresses n'ont pas voulu se laisser amadouer par un bifteck!

Très pratiques, les richards anglais avaient eu la précaution de fiche à bouffer aux malheureux, afin de ne pas les exciter à étaler leur misère au milieu des fêtes : d'Australie avaient été amenés des pleins bateaux de bidoche frigorifiée qu'on a distribuée à Londres et ailleurs.

C'est cette viande que, pour leur compte, ont balancé les bonnes bougresses de Limerick.

A Dublin, le drapeau anglais a été déerôché du pignon de l'hôtel-de-ville, fichu à l'égout et remplacé par un grand drapeau noir. En outre — tandis qu'à Londres on processionnait la couine — des gas d'attaque ont trimballé par toute la ville un cercueil sur lequel était écrit : « Empire britannique. »

Et le populo d'applaudir et de jubiler ! Quant à la flicaille, elle aurait bien voulu foncer et cogner sur les manifestants. Mais ceux-ci avaient au bout des bras de belles et bonnes triques dont l'aspect a suffi pour rendre pacifiques les sergots de la reine.

—o—

Aux Indes aussi, les malédictions contre les dominateurs anglais n'ont foutre pas manqué !

Cet immense patelin d'Asie que les envahisseurs britanniques ont dévasté et ruiné est à peu près ignoré de nous : y a pourtant là-bas des millions de pauvres bougres qui mènent une vie infernale.

Pour protester contre la couinalcade, un manifeste signé « *Trois cent millions d'êtres humains!* » a été distribué à foison à Bombay et dans quantité de villes.

Dans ce flambeau, imprimé en anglais et en langue indigène, la couine est salement passée à l'astique, ainsi que tous les jean-foutre de la gouvernance anglaise.

Le manifeste conclut par un galbeux appel à la révolte.

« Le diable lui-même ne s'aventurerait pas à célébrer ses conquêtes en temps de famine, de peste et de tremblement de terre.

Ne nous élèverons-nous pas contre les tyrans anglais qui depuis plus d'un siècle nous oppriment? »

—o—

Maintenant, voici les lampions éteints ! La couine, renquillée dans ses palais, a repris son biberon de gin et de whisky :

Les gueules charitables des matadors de la haute redeviennent les machoires de dévorants, mangeurs de pauvre monde :

Et le populo ne jubile toujours pas ! Il serait pourtant de saison que son tour vienne. Pour ça, il n'a qu'à vouloir : ce n'est pas la mer à boire, — il lui suffit de secouer la vermine qui le ronge !

La Fabrication de l'Or

L'autre semaine, jaspinant des découvertes miraculeuses de ces temps derniers, je parlais de la fabrication des pierres baptisées « précieuses » et, entre autres, du rubis qui, désormais, va être fabriqué tout à fait en grand.

Et foutre, j'espère bien que d'ici peu, ce sera kif-kif bourriquot pour le diamant, la topaze, l'émeraude et toute la série des sacrés cailoux.

En attendant, les bons bougres, je vais vous apprendre une nouvelle espatrouillante.

Quelque chose de bougrement mirobolant, Une nouvelle si extraordinaire que vous allez en rester comme des tomates.

Et, sang-dieu, quand je vais avoir cassé le morceau, je vous vois d'ici : vous allez hocher la tête et conclure que le vieux gniaiff se fout de votre fiôle.

Mais, assez tourné autour du pot : j'accouche!

Eh bien donc, y a plus fort que la fabrication du diamant.

C'est la fabrication de l'or ! Aussi vrai que je vous le dis, nom de dieu, on en est là : on fabrique l'or, — tout comme une ménagère fabrique des petits pâtés!

Plus d'un bon lieu va s'en trouver estoqué.

Y a de quoi, j'en conviens ! Et pourtant, les bons bougres, il va falloir nous habituer à ce miracle car, tonnerre du diable, c'est tout simplement véridique : ce n'est pas un bateau.

Vous n'êtes pas sans connaître des histoires de mères-grand sur les alchimistes : dans les temps anciens et moyennageux ces savantasses passaient le plus clair de leur existence à surveiller creusets et cornues où ils avaient foutu à mijoter toutes sortes de mixtures et de bouillabaisse. Et, le jour, la nuit, sans fin ni cesse, les pauvres illuminés surveillaient leur cuisine fantastique, usant leurs forces, — leur vie entière, — à attendre le miracle : la production du grand œuvre, — la transmutation des métaux.

Faire de l'or était leur dada ! Nom de dieu, il en a cuit à plus d'un : ça se passait à des époques où les ratichons, tout puissants, voyaient de bougrement mauvais œil ces investigations scientifiques, — sentant bien que le jour où les savants diraient leur dernier mot, les religions n'en auraient pas pour longtemps!

A grands coups de balai Dieu serait chassé de l'espace!

Dans ce grand ciel qui nous entoure — que les abrutisseurs du crétinisme enseignaient être une calote de cristal, pavée de clous dorés, et sur la voûte de laquelle reposerait le parquet du paradis — les savants nous ont appris à voir des espaces sans fond et sans limites.

Eh donc, pour museler les chercheurs, — et surtout ces sacrés bons dieux d'alchimistes — la frocaille n'y allait pas avec le dos de la cuillère : au coin des carrefours elle allumait des bûchers et y foutait à rôtir ceux qu'elle sentait ses ennemis.

Mais, il lui aurait fallu en griller trop ! Un jour est venu où les monstres ensoutanés n'ont pu suffire à leur maudite besogne.

Alors, les savants ont mis leur grain de sel dans la discussion, — ont parlé haut. Et ça n'a pas été de la roupie!

—o—

Ainsi, ce grand œuvre, la transmutation des métaux : la transformation en or d'un autre métal... miracle que les alchimistes avaient cherché à réaliser, — un savant américain, le docteur Emmens, à New-York, vient de l'accomplir.

C'est avec de l'argent métallique que le docteur Emmens fabrique de l'or. Il n'a pas encore réussi à en faire avec les métaux communs, tels que le fer, le plomb. Mais foutre, laissez pisser le mouton : il tient le bon bout.

Cet or alchimique, son découvreur l'a baptisé *argentaurum* : c'est un métal qui a une gueule en tout pareille à l'or, même couleur, même pesantier, mêmes propriétés.

Ce métal est tellement bien de la famille de l'or que le gouvernement des Etats-Unis l'a acheté pour tel. Il y a un mois, le docteur Emmens a vendu au Bureau des essais, à New-York, le premier lingot sorti de ses creusets. Ce lingot, avant d'être fichu à la fonte, pesait 219 grammes. A la fusion il a rendu les deux tiers d'or pur et un quart d'argent.

Y a donc un résidu d'environ dix pour cent... En outre, le docteur Emmens n'a pas encore trouvé le joint pour transformer en or la quantité totale d'argent qu'il a tripatoüillé : après ses manipulations, un quart se retrouve — argent comme devant !...

N'importe ! N'exigeons pas la mariée trop belle. Les résultats obtenus sont déjà bougrement miraculeux.

—o—

Comment se pratique cette transmutation de l'argent en or ?

Ça, c'est le hic ! Ce n'est pas encore le secret de Polichinelle : le docteur Emmens est chiche de tuyaux.

Ce qu'on sait déjà c'est que, grâce à des tripatoüillages chimiques, les molécules de l'argent sont modifiées et désagrégées, au point que ce métal devient soluble dans l'eau.

Ça, c'est la première transformation ! Par une seconde opération, le docteur Emmens obtient une nouvelle agregation des molécules de l'argent qui, unies dans des proportions différentes, arrivent à avoir une cohésion plus grande, augmentent de densité, ... prennent l'aspect de l'or !

—o—

Evidemment, cet or alchimique coûte encore rudement cher à produire. Mais la fabrication n'en est encore qu'embryonnaire. On arrivera à l'obtenir dans les prix doux, — c'est-à-dire, sans trop d'efforts.

Et même, comme la transformation de l'argent en or prouve l'unité de la matière : démontre que tous les corps, le fer, le cuivre, le charbon, le plomb, etc., sont des petits cousins, nés de même souche, et ne différant que superficiellement, par des divergences d'agregation, d'aspect, de propriétés, de poids... il deviendra possible de les modifier et de les transformer à notre guise.

Ce jour-là, les avarés ne seront pas à la noce ! Quand, avec du fer, du cuivre et du plomb, on pourra obtenir de l'or à gogo, nul ne songera à accaparer ce cochon de métal !

Et c'est justement pour cela que la découverte miraculeuse du docteur Emmens me fiche en jubilation.

Elle prépare la fin de la fièvre de l'or ! Qui donc voudra aller s'esquinter le tempérament, au Transvaal ou en Australie, creuser les mines des maudits champs d'or, alors qu'on pourra, sans se la fouler, obtenir de l'or en lingots par de simples manipulations chimiques et électriques ?

Et puis, la chose chouette, c'est qu'il n'y aura plus mèche de monnayer ce cochon de métal !

C'est les crapules de la haute qui ne seront pas à la noce : y aura plus plan de voler le populo ! Ça sera une pipe pour échanger les produits d'après la valeur hypothétique que, grâce à l'or, leur ont donné les capitalistes.

Y aura plus de notion de valeur ! Car, foutre, il ne faudra pas songer à lui trouver un remplaçant.

En effet, si on peut faire de l'or, à plus forte raison trouvera-t-on un biais pour produire en quantité les autres métaux cotés comme précieux.

Par la force des choses, s'imposera donc la nécessité d'un nouvel alignement social où les individus libérés de la domination du métal monétaire, ne seront plus tourneboulés par la manie d'accaparer et ne songeront qu'à se laisser vivre joyeusement.

Pour lors, les casseroles en or seront à la mode et les ménagères y feront roussir des frichtis à s'en pourlécher les babines.



Entre Tanneurs

Millau. — Faute de veau à deux têtes pour épater le populo, les charognards et les capitalistes de Millau ont décidé de faire venir Félix dans leur patelin.

Pour cela ils ont fait pétitionner tous leurs pros. Oh, ça s'est passé en douce : les contre-coups ont circulé dans les ateliers et tous ont signé !

Dam, valait encore mieux coller sa pataraphe sur ce torche-cul que d'être fichu à la porte.

C'est ce que se sont dit les turbineurs. Au surplus la balade du Tanneur National à Millau est toute indiquée : c'est une ville de tannerie !

S'il se décide, mieux tanné que les peaux que tannent les pros, sera tanné le cuir du populo.

En effet, y aura des frais : il faudra faire un tas de flâflas et de chichis, des réceptions espatrouillantes, des gueuletons à chier partout... et tout ce qui s'en suit !

Or, qui carmera ? Le populo, — et rien que lui !

Des gueuletons il n'aura eu que le fumet, — et il n'aura été de la fête que pour passer à la caisse.

Et ça sera ainsi tant que le populo sera assez poire pour se laisser tanner !

La prison Gourdin

Orléans. — L'exploiteur Gourdin pousse la mufferie jusqu'à la bêtise, — il ne lui manque qu'une trique pour être complet !

Dans l'infecte prison qu'il appelle « ses ateliers » trois à quatre cents malheureuses s'esquintent à fabriquer des tricots et des bonnets de coton !

Et, nom de dieu, y a pas de chine : elles en ont du coton... pour gagner à peine de quoi bouffer du pain sec.

Par les chaleurs si fortes de ces temps-ci, ce sacré singe ne permet pas qu'on ouvre les fenêtres de l'atelier pour donner de l'air.

Pensez donc, les ouvrières pourraient avoir

envie de zeyouter dehors, — ça leur ferait perdre du temps!

C'est aussi pour le même motif — économiser du temps — que le charognard a fait installer les chiottes dans l'atelier même: et, comme il ne veut pas dépenser trois sous pour y fiche un peu de chlore, c'est une puanteur abominable.

Les pauvres bougresses en pâtissent au point que y a guère de jour que l'une ou l'autre ne s'évanouisse.

Et dam, la santé des malheureuses s'en ressent: elles ont des figures de papier mâché et ne tiennent pas debout.

Y a pourtant pas à tortiller: le turbin se ferait aussi bien — même mieux, foutre! — si les ateliers étaient aérés.

Si donc, l'exploiteur les transforme en étuve infecte, ou bien il est loufoque, ou bien il prend plaisir à torturer et faire dépérir les pauvres bougresses qui l'engraissent.

Il se fout qu'elles meurent! Après celles-là, y en aura d'autres: la mistouffe c'est la grande rabatseuse qui lui fournit de la chair à travail à gogo.

Car, dans notre garce de société, les prolos y sont plus malheureux que les moricauds réduits à l'esclavage par les planteurs d'Amérique: ceux-ci ont intérêt à ce que leur esclave soit solide au poste et robuste, tandis que le capitalo se fiche pas mal de la santé des turbineurs.

Pour un qui claque, il en trouve dix!

Aneries administratives

Saint-Raphaël est l'espatriouillant patelin du Var où le matériel contre l'incendie ne fonctionne que quand il n'y a plus de feu.

J'en ai déjà jaspiné.

Voici du même tonneau: il y a quelque temps la municipalité de cette commune fit établir à grands frais une prise d'eau sur la jetée du port afin que les torpilleurs puissent venir s'y approvisionner d'eau douce.

Et tous les légumiers de vanter le bénéfice que le commerce local allait retirer de cette prise d'eau qui allait devenir une miraculeuse source de richesses.

Mais, va te faire foutre, les raphaëlois avaient beau sonder l'horizon, les torpilleurs étaient aussi rares que par le passé: ils n'avaient que la satisfaction de payer les frais de la prise d'eau.

C'était peu réjouissant, nom de dieu!

Enfin, l'autre jour, mince de veine: un torpilleur s'amène.

Les naturels du patelin s'alignent illico sur le port pour jouir du spectacle attendu.

Quelle veste! Au lieu d'utiliser la prise d'eau spéciale, les matelots ont été à la fontaine, pêcher de l'eau à pleins seaux, kif-kif les bonnes ménagères.

Pourquoi?

Té, pardine, ça se demande pas: parce qu'il y a de « l'administration » à Raphaël comme partout.

Y a une clé à la prise d'eau des torpilleurs: cette clé, un cantonnier en a la garde; et ce cantonnier avait disparu, — tout comme le greffier du Panama.

Conclusion: les matelots du torpilleur se sont promis de ne pas revenir puiser de la lance à Raphaël!

Quant au populo, chacun s'est rentré dans sa chaucunière, ruminant sur les trouducuteries des gouvernants, — grands ou petits.

Si seulement, à force d'être échaudés, les types arrivaient à avoir plein le cul de la clique dirigeante, — tout serait au mieux!

Mince de couche!

Gouesnon est un petit patelin des environs de Brest où le populo a les boyaux de la tête farcis de guano.

L'autre soir, deux bons bougres s'amenaient dans cet endroit pour donner, sur la place, une représentation de gymnastique.

Le populo formait le cercle et la soirée s'annonçait fructueuse quand le ratichon du pays s'amena.

Hargneux comme une sale teigne, ce sacré corbeau gueula après les deux acteurs, prétextant que c'était pas l'heure de donner une représentation.

L'un des gymnastes lui répliqua:

— Eh, le bâton de réglise, quand tu joues la comédie dans ta boîte, on ne va pas te couper la chique. Donc, fous nous la paix!... et ferme ton égoût, sinon je saute dedans!

Furieux de se voir échiné dans les grands prix, l'enfroqué monte sur ses grands chevaux: il ordonna au populo de déguerpir dar-dar,

sous menace d'excommunier les récalcitrants.

Cinq minutes après les deux gymnastes n'avaient plus un chat pour spectateur!

Tous les types avaient eu le trac de l'excommunication et s'étaient fuités vivement.

Ca, c'est bougrement triste!

Toute une population terrorisée par un frocard qui la menace d'excommunication, — et ça à la fin du XIX^e siècle!

C'est enquiquinant! Et on se prend à excréer davantage — si possible — l'engeance noire!

Ah, les charognes, s'ils étaient les maîtres, ce qu'ils nous en feraient endurer de cruelles. Excommunication et inquisition ronfleraient!

Heureusement, la racaille noire jouit de son reste.

Révolte d'épicemars

Angoulême. — L'autre soir, y a eu du grabuge entre prolos épiciers et le singe de l'épicerie parisienne qui perche place Marengo.

Cet exploitateur avait saqué deux commis et, au lieu de les payer, il leur cherchait des chichis.

Quand les deux gas ont vu de quoi il retournait, ils n'ont pas barguigné: ils ont été requérir une dizaine de copains et, le soir venu, tous en chœur, la trique aux pattes, ils ont marché sur l'épicerie parisienne.

Ca a été une nouvelle édition de la bataille de Marengo!

En un clin d'œil, la devanture a été salement attigée. Et c'était un bonheur de voir les pains de savon voltiger en compagnie de paquets de bougie.

Les commis du patron, en bons larbins, avaient pris fait et cause pour lui.

Ca a ronflé, nom de dieu!

La bataille continuerait peut-être encore — tellement y avait de l'acharnement — si les autorités n'y avaient foutu leur grain de sel.

Du coup, les assiégeants se sont esbignés en douce et nul n'a été pigé.

Quant au patron, je crois foutre bien que la leçon lui aura été suffisante, — et que, désormais, il y regardera à deux fois avant d'ac-coucher de quelque mufferie.

Les bagnes Saint

Amiens. — C'est pas un exploitateur de pacotille que le capitalo nommé Saint.

Foutre non! Il a disséminé aux quatre coins de la Picardie quelques douzaines de bagnes à tissage ou triment, au total, plus de vingt-cinq mille prolos.

Turellement, comme le Saint veut être complètement maître chez lui, il s'est fait nommer député. Oh, les élections, sur le territoire de ce capitalo se passent tout à fait en douce: les contre-coups conduisent les prolos aux tinettes électorales, kif-kif un troupeau de moutons qu'on mène à l'abattoir, — et dam, faut voter pour le patron!

Outre ça, c'est à coups de matraque que dans les bagnes les exploités sont menés.

Ainsi, à Pont-Remy, dernièrement, les sacs-à-mistouffe cognaient sans gêne sur les femmes et les gosses.

Et nul ne rouspète, nom de dieu! Nul n'ose lever le petit doigt, tellement on a le trac du singe.

C'est la terreur patronale dans ce qu'elle a de plus dégueulasse.

Inutile d'ajouter que les tisseurs de chez Saint palpent des salaires de famine.

Mais foutre, s'ils courbent l'échine et ne ruent pas dans le brancard c'est qu'ils ne savent ni A, ni B... Le Saint les maintient dans une bonne ignorance!

C'est dans ces parages que les copains d'Amiens ont du boulot sur la planche: que ne se foutent-ils à propager dans les bagnes à Saint, à ouvrir les lucarnes des pauvres bougres, à leur faire toucher du doigt l'exploitation qu'ils endurent et leur faire comprendre que pour se tirer de la mistouffe, y a qu'un joint: marcher crânement pour la Sociale libertaire.

Flambeaux et Bouquins

Ces temps derniers ont paru une kyrielle de bouquins galbeux.

Et, d'abord de Domela Nieuwenhuis, **LE SOCIALISME EN DANGER**, à la Bibliothèque Sociologique de Stock.

Ca, c'est un riche bouquin! Et les socialistes qui coupent encore dans les boniments des

politiciens — qu'ils se disent socialistes éga-litaires — feraient bougrement bien de le déguster.

LE SOCIALISME EN DANGER, comme tous les bouquins de la Bibliothèque Sociologique, est en vente aux bureaux du *Père Peinard* à 2 fr. 50, franco, 2 fr. 80.

— Dans la même série a paru aussi **LES INQUISITEURS D'ESPAGNE** de Tarrida del Mar-mol. Dans ce bouquin sont notées, avec vigueur, les horreurs de l'Inquisition espagnole que — sans se pousser du col — le *Père Peinard* a été le premier en France à fiche en lumière.

— Le groupe des Etudiants internationaux turbine d'arrache-pied: il vient encore de publier un bouquin: **COMMENT L'ETAT ENSEIGNE LA MORALE.** — Le volume, 1 fr. 50.

LA CLAMEUR

Il y a plus de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser: il nous faut patienter!

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarisant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des *bons d'abonnement* de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous:

Chaque bon donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le bon d'abonnement est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le bon complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les bons d'abonnement sont réunis en carnets de quatre ou cinq bons que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus: chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le bon entier; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occuperont de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des bons: ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit: nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra!

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner; sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite reconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant

que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent... en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET. F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 11, rue des Deux-Ponts, Paris.
E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

LE THÉÂTRE CIVIQUE

Son premier spectacle aura lieu le 3 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Peuple, 47, rue Ramey (impasse Pers).

PROGRAMME

Conférence, par Léopold Lacour.

MUSIQUE

Le Peuple (Michelet), lu par J.-G. Prodhomme.
Le Fils de Caïn (Lantoin), par Charlot.
L'Anniversaire (L. Lumet), par Mlle Claës.
L'Enfant (Jules Vallès), par Zeller.
Poésies (F. Hanser), par Mlle Reynold.
Chansons (J. Jouy), par Mévisto aîné.
Poésie (L. Rictor), par Mlle Nau.
Solo de violon, par M. Hammer (accompagné par Mlle T. Hammer).
Souvenirs d'un jeune homme (H. Bauer), par Arquillière.
Vieilles Chansons, par Mlle Deschamps.
Le Calvaire (Mirbeau), par J. G. Prodhomme.
Poésies (Bouhélier), par Mlle I. de Narvill.
Colibri (Clémenceau), par Mévisto.
Le Messie Rouge (L. Lumet), par Charlot.

LA RÉVOLTE

Pièce en un acte, de Villiers de l'Isle-Adam.

Elisabeth Mlle Claës | Félix M. Zeller
Vestiaire : 0 fr. 50

On peut se procurer des lettres d'invitation aux bureaux du *Père Peinard*.

CONFÉRENCES BROUSSOULOUX

Nous rappelons de nouveau aux camarades que Broussouloux organise des conférences tant dans la banlieue parisienne que dans les départements limitrophes. Lui écrire en lui donnant le prix, la disposition et la grandeur des salles en y joignant le nombre d'affiches nécessaires.

Communications

Paris. — Bibliothèque sociale de Montmartre 2, rue d'Orchampt.
Samedi 3 juillet, réunion.
Pour être invité, s'adresser : aux bureaux du *Père Peinard*; chez Lille, rue Burq.

— Les *Purotins* se réunissent tous les samedis, salle de la Brasserie, 100, avenue d'Italie.

— Salle de l'Harmonie, 96, rue d'Angoulême, samedi 3 juillet, à 8 h. 1/2, grande soirée familiale, organisée par la Ligue d'Enseignement libertaire au profit de l'École libertaire, avec le concours des chansonniers montmartrois, Xavier Privas, Yon Lug, des Quat'arts, dans leurs œuvres, Mévisto aîné dans son répertoire, MM. Charles Leshros, le poète Paul Paillette, Buffalo Marmello, M. Chamero, comique réaliste, du Cabaret de la Roquette de Bruant.

Entre les deux parties de concert, conférence par le camarade J. Ferrière sur l'enseignement futur. En raison du concours des chansonniers montmartrois la soirée commencera à 8 h. 1/2 très précises.

— Dimanche 4 juillet, à 2 h. 1/2, salle Florat, 7, place Voltaire, grand meeting public, au bénéfice des victimes de Canovas.

Orateurs : A. Létrillard, Giraud, Prost, Ebner, Florentin.

A 4 heures, fête familiale, avec le concours de nombreux camarades.

Entrée : 0 fr. 50 donnant droit à une consommation de 30 centimes.

Nota. — La salle est très fraîche.

Saint-Denis. — Les camarades de Saint-Denis ayant l'intention, afin de donner davantage d'intensité à la propagande, de fonder une bibliothèque sur le plan de celle de Montmartre, font appel à tous les militants anciens et nouveaux ainsi qu'à ceux qui sont sympathiques aux idées. En conséquence que ceux à qui cette idée sourit se mettent en rapport avec les copains initiateurs.

Réunion des copains, salle Montéremal, 35, rue de la République, tous les samedis soir à 8 h.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures antichrétiennes sont priés de les apporter aux réunions.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent les mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

Chalon-sur-Saône. — Tous les camarades sont priés de se trouver dimanche matin (4 juillet), chez Guillon (dit Bequillard), rue St-Georges, 39. Urgence.

Bordeaux. — Cinquième réunion de quartier. Samedi 3 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, rue Condorcet, n° 95, aux Blés d'Or, salle Dupla, conférence publique et contradictoire.

Ordre du jour : les anarchistes et ce qu'ils veulent; du rôle du parti socialiste autoritaire au Palais-Bourbon; des grèves partielles et de la grève générale.

Entrée : 0 fr. 15.

Limoges. — Les camarades de Limoges sont convoqués pour samedi 3 juillet, à 9 h. précises, par le groupe la « Jeunesse Libertaire ». — Communication importante.

Pour faciliter les camarades, on se réunira : 131, faub. de Paris et place de la République, Comptoir Bordelais.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les culotter.

Rouen. — Les copains se réunissent à la brasserie de l'Union nationale, place de l'Hôtel-de-Ville.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 133, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Reims. — Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Lille. — Samedi 3 juillet, réunion des copains au local habituel, à 8 h. 1/2 du soir.

TOURNÉE DE CONFÉRENCES, par HENRI DHORR

Le camarade Henri Dhorr prie les camarades des localités ci-dessous désignées de bien vouloir correspondre avec lui au sujet de l'organisation de ses conférences.

Voici les renseignements dont il a besoin.

Quelles sont les salles disponibles? Leur conte-

nance, sans exagération? Leur situation? Leur prix? Les jours où elles sont libres? Le nombre (approximatif) d'affiches et de prospectus nécessaires? Le nombre des conférences qu'on pourrait faire dans chaque localité? Les sujets qu'il serait préférable de traiter?

Ecrire de suite à Henri Dhorr, au *Libertaire*, 5, rue Briquet. Villes à visiter au début : Lyon, Oullins, Givors, Rive-de-Gier, St-Chamond, St-Etienne-Thizy, Tarare, Roanne, Bourgoing, Grenoble, Do' marain, etc.

Lyon. — Samedi 3 juillet 1897, à 8 h. 1/2 du soir, salle des Folies Gauloises, rue de l'Arquebuse, conférence publique et contradictoire, par Henri Dhorr, rédacteur au « Libertaire ».

Sujet traité : La Révolution est-elle utile?

Prix d'entrée : 30 centimes. — Les dames sont admises.

Petite Poste

V. Reims. — N. Liège (par Lib.) — P. Tunis. — T. Bishop. — B. Annonay. — B. St-Amand. — (T. Londres; M. Nonancourt, par T. N.) — D. Lyon. — L. Orléans. — T. Jaugac. — T. Mézières. — Postes, Luxembourg. — G. Carmaux. — M. Avignon. — M. Roubaix. — H. St-Nazaire. — M. Troyes. — C. Fourchambault. — B. Belfort. — H. Orléans. — P. St-Quentin. — M. Bruxelles. — P. Lille. — Reçu règlements, merci.

SOUSCRIPTION POUR LES BANNIS D'ESPAGNE

Un maçon, 2 fr. — Un kroumir, 1 fr. 25. — X., 0 fr. 50.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	aux bureaux	France
<i>Variations Guesdistes</i> , Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Emile Pouget (broché)	0.10	0.15
<i>L'Almanach du Père Peinard</i> , pour 1896....	0.25	0.35
<i>L'Almanach du Père Peinard</i> , pour 1897, fardi de chouettes histoires et de galbeuses illustrations.....	0.25	0.35
<i>L'Art et la Révolte</i> , broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
<i>Gueules Noires</i> , album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luco, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
<i>Endehors</i> , par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
<i>La Grande Famille</i> , par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Société Future</i> , le volume.....	2.50	2.80
<i>La Conquête du Pain</i> , par Kropotkine, le v. <i>Les Joyeusetés de l'Exil</i> , par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Philosophie de l'Anarchie</i> , par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
<i>La Bibliographie de l'Anarchie</i> , fort volume documentaire, in-8.....		5 »
<i>Le Socialisme et le Congrès de Londres</i> , par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
<i>Le Père Peinard</i> , années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turne, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

(la revue blanche)
bi-mensuelle
se rédige et s'administre
à PARIS
rue Laffitte 1
et s'édite
chez
Charpentier & Fasquelle
60 cent. le numéro.
Abonnements. France 12^{frs}
Extérieur
15^{frs}

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

Histoires de pétards!



La Marianne distribue les palmes du martyre à Félisque qui a eu son pétard... embaumé.....
Et ça cocotte!